Lire les dialogues, mais lesquels et dans quel ordre?, Academia Verlag, 2013

Présentation

Anne Balansard[1]
Isabelle Koch[2]

En novembre 2010 s'est tenu à Aix-en-Provence un colloque international intitulé « Lire les dialogues, mais lesquels et dans quel ordre ? Définitions du corpus et interprétations de Platon ». Son objet n'était pas l'histoire du platonisme ni celle du corpus platonicien, mais ce qui les unit : les configurations du corpus dans une herméneutique donnée, ancienne ou moderne. Ce volume présente le résultat des travaux exposés et discutés à cette occasion. Nous rappellerons rapidement en introduction les enjeux théoriques de la question posée, avant de présenter un bref résumé des différentes contributions.

Lire les dialogues, mais lesquels ?

La notion de corpus n'est pas univoque. On peut la comprendre de deux manières : le corpus désigne soit l'ensemble des œuvres attribuées à un auteur, soit le groupe des œuvres sélectionnées en vue de et par un certain usage, qui peut être philosophique, pédagogique, politique, etc. Dans le premier cas nous parlerons de « corpus de l'auteur », dans le second, de « corpus de lecture ».

Le corpus de l'auteur

Le corpus de l'auteur a bien entendu à voir avec la question de l'authenticité. Le définir, c'est d'abord fixer une liste des œuvres authentiques. Or, on le sait, les limites du corpus considéré comme authentiquement platonicien ont varié selon les lecteurs. Suivre ces variations, en explicitant les critères qui ont amené à rejeter certaines œuvres comme pseudépigraphes, est une première manière de pénétrer les partis pris interprétatifs des exégètes de Platon.

La question de l'authenticité est posée dès l'Antiquité. Diogène Laërce en fait état et énumère plusieurs dialogues tenus à son époque – sans doute la première moitié du III^e^ siècle ap. J.-C. – pour apocryphes : le *Midon*, l'*Éryxias*, l'*Alcyon*, le *Sisyphe*, l'*Axiochos*, les *Phéaciens*, le *Démodocos*, l'*Hirondelle*, le *Septième jour* et l'*Épiménide*, ainsi que d'autres dialogues dépourvus de titre (III,

[1] Balansard Anne, Aix Marseille Université, CNRS, TDMAM UMR 7297, 13094, Aix-en-Provence, France.
[2] Koch Isabelle, Aix Marseille Université, IHP EA 3276, 13621, Aix-en-Provence, France.

62). Certains aspects de son témoignage suggèrent toutefois que la notion de texte « authentique » n'a peut-être pas pour les Anciens le même sens que pour nous : leur critère majeur est que l'œuvre doit refléter de façon précise les vues du maître, sans avoir forcément été entièrement composée par lui. Ainsi l'*Épinomis* figure dans les deux classements des 36 dialogues authentiques rapportés par Diogène, le classement par types (III, 50) et le classement par tétralogies (III, 58-60) ; mais cela ne l'empêche pas de citer Philippe d'Oponte comme son auteur présumé (III, 37). Ce dialogue, connu pour être peut-être inauthentique, est cependant jugé suffisamment fidèle à la pensée de Platon pour figurer parmi ses œuvres. La question de l'authenticité appelle donc des réponses graduées, et la disjonction de l'appartenance et de l'exclusion n'épuise pas le problème de la définition du corpus de l'auteur. En témoigne par exemple l'Appendice aux *Œuvres complètes* de Platon dans la Bibliothèque de la Pléiade, où Léon Robin rassemble des œuvres qu'on ne peut attribuer à Platon avec certitude et d'autres qu'on ne peut certainement pas lui attribuer, selon une triple répartition qui reflète les degrés selon lesquels s'opère l'exclusion : il y distingue des « Écrits dont l'authenticité n'est pas unanimement admise » (*Épinomis* et *Lettres*), des « Dialogues douteux » (*Le second Alcibiade, Hipparque, Les rivaux, Théagès, Clitophon, Minos*) et des « Écrits apocryphes » (*Axiochos, Du juste, De la vertu, Dèmodocos, Sisyphos, Eryxias* et *Définitions*).

Si elle est posée très tôt, la question de l'authenticité n'est pas pour autant une constante dans l'histoire des configurations du corpus platonicien. Elle apparaît plutôt à des moments déterminés, où l'exégète remet en cause la délimitation du corpus qui lui a été transmise, après des périodes parfois longues où cette délimitation est en revanche simplement héritée comme un donné qui n'est pas objet de discussion. On pourrait dire qu'il y a des moments de crise de la délimitation, lorsqu'une lecture est construite comme une recherche du 'vrai' Platon, en rupture avec une tradition. Un bon exemple ici est Schleiermacher. Son entreprise de première traduction intégrale en allemand du corpus platonicien a pour motivation de retrouver le 'vrai' Platon, le Platon authentique ; la question de l'authenticité des textes devient alors très importante, comme l'atteste son travail soigneux de redéfinition des critères de l'authenticité : le langage (la spécificité linguistique d'un auteur à l'intérieur d'un état historique donné de la langue), le contenu (la présence de thèmes platoniciens aisément reconnaissables), enfin la forme et la composition (l'écriture dialogique, véritable signature de Platon). Lorsque ces trois critères sont satisfaits, l'authenticité ne fait pas de doute ; lorsqu'ils ne le sont que partiellement, ils permettent de graduer l'exclusion, des dialogues ambigus, probablement dus à un élève ou non totalement rédigés par Platon (*Hippias Mineur*, *Ion*, *Ménéxène*) aux dialogues inauthentiques (*Hipparque*, *Minos*, *Premier et second Alcibiade*, *Les rivaux*, *Clitophon*, *Hippias majeur*).

La remise en cause du corpus hérité, en posant à nouveaux frais la question de l'authenticité, est souvent liée au sentiment de mettre en œuvre des outils nouveaux. C'est le cas pour Schleiermacher, qui affirme le rôle nouveau de la philologie ; on observe la même logique dans l'apparition de la stylométrie, avec les recherches inaugurées par Lewis Campbell en 1867, qui forment le point de départ des études stylistiques en vue d'une datation des dialogues. La question de la chronologie des dialogues, au XVIII[e] siècle et jusque dans la première moitié du XIX[e], reçoit des réponses basées sur l'interprétation du contenu des dialogues ; l'approche stylistique rompt avec cette tradition en évitant le cercle de l'interprétation subjective, qui conclut d'une certaine précompréhension de la philosophie platonicienne à un certain ordre chronologique des dialogues, lequel ordre confirme en retour l'interprétation philosophique préalable. Outil nouveau, la stylométrie rouvre le dossier de l'authenticité des textes.

Le corpus de lecture

Toutefois, la question « Lire les dialogues, mais lesquels ? » n'est pas seulement celle de l'authenticité des textes. Elle interroge aussi la définition d'un corpus de lecture à l'intérieur de l'ensemble des œuvres dont l'authenticité est admise. Lorsque le corpus de lecture est plus restreint que le corpus de l'auteur, sa délimitation s'opère souvent en fonction d'une idée de la priorité à donner à certains dialogues, en distinguant des dialogues de premier plan et des dialogues mineurs, distinction qui peut elle-même être graduée ; mais elle peut aussi bien être liée à des conditions ou des préoccupations extra-philosophiques. Les principes de sélection qui délimitent le corpus de lecture sont multiples et de nature diverse : ils ne sont pas forcément le fruit d'un choix philosophique et peuvent aussi être donnés par un contexte historique qui s'impose à l'exégète. Le corpus de lecture peut enfin être le seul corpus auquel l'historien de la philosophie a accès, dans le cas des exégèses auxquelles nous ne pouvons associer un corpus défini, et où, faute de documents, nous en sommes réduits à observer des *usages*.

Ainsi, dans la Nouvelle Académie, la multiplicité des usages de Platon, qui ne se réduit pas à une transformation de la philosophie en éristique, induit une pluralisation des dialogues lus, au-delà des seuls dialogues aporétiques et particulièrement du *Théétète*. On peut comprendre de façon analogue la restriction du corpus de lecture en circulation dans les cercles médio- puis néoplatoniciens. Tout en concevant l'étude de la philosophie comme étant fondamentalement une étude de Platon, les Médioplatoniciens et les Néoplatoniciens ne pratiquent pas une exégèse exhaustive. Au contraire, ils manient un corpus de lecture assez restreint, centré autour des textes les plus susceptibles de nourrir une spéculation métaphysico-théologique sur l'âme et les principes intelligibles ; souvent ces textes eux-mêmes sont réduits à des passages extraits du contexte dialogique : toute la philosophie est dans Platon, mais Platon n'est pas dans tous ses textes, ou il y est avec des degrés variables qui dessinent les contours du corpus

de lecture. L'usage peut encore être pédagogique, et le corpus de lecture est alors conçu comme un cursus, dont l'amplitude varie en fonction de critères didactiques : ainsi le *Prologue* d'Albinus distingue deux cursus possibles, qui définissent deux corpus de lecture – un cursus complet qui repose sur une lecture intégrale de l'œuvre, selon des étapes précises, et un cursus beaucoup plus court, qui limite la lecture à quatre dialogues (*Alcibiade*, *Phédon*, *République* et *Timée*).

Le corpus de lecture peut aussi être délimité par les médiations à travers lesquelles l'exégète le reçoit. Ainsi Origène lit Platon chez Celse ; Fārābi, chez Théon de Smyrne ; Nicolas de Cuse, à travers Denys l'Aréopagite puis Proclus. Souvent la médiation est redoublée par la traduction : lorsque l'habitude de lire le grec se perd, le corpus de lecture devient nécessairement le corpus traduit, en latin ou en arabe d'abord, plus tard dans les langues modernes. Or ces traductions, avant le XIX^e^ siècle, souvent ne sont pas intégrales, ni en latin – excepté les traductions de Marsile Ficin et Jean de Serres – ni *a fortiori* en langues modernes : à part en italien, aucune traduction intégrale n'existe avant le XIX^e^ siècle. Enfin, les premières traductions de dialogues en langues modernes sont faites à partir du latin et non du grec. Quels dialogues lire ? Historiquement la réponse a donc pu être : lire les dialogues disponibles à un moment donné dans une langue donnée. La traduction produit ainsi un corpus de lecture, plus ou moins large en fonction des époques ; c'est là un corpus *de facto*, qui dépend des entreprises historiques d'édition et de traduction.

Lire les dialogues, mais dans quel ordre ?

L'ordonnancement moderne du corpus platonicien est largement tributaire du classement chronologique des dialogues. Ce classement remonte à la fin du XVIII^e^ siècle : Wilhelm Gottlieb Tennemann (1761-1819) eut le premier l'idée de disposer le corpus platonicien dans l'ordre supposé de sa composition. Sa méthode était historique. Le développement de la stylométrie aux XIX^e^ et XX^e^ siècles vint conforter le principe de ce classement. Lewis Campbell (1830-1908) et Wilhelm Dittenberger (1840-1906) furent, séparément, les pionniers de cette méthode de statistique verbale. Elle amena à faire coïncider ordre de composition des dialogues et développement de la pensée de Platon. Mais cette identification est récente. Avant cette époque, la datation relative des dialogues ne constitue pas un instrument de classement et d'autres critères, très variés, ont été utilisés depuis l'Antiquité jusqu'au XVIII^e^ siècle.

Classements non chronologiques

En témoigne, dans l'Antiquité, la multiplicité des types de classements dont Diogène Laërce se fait l'écho. Le plus connu est celui de Thrasylle (I^er^ s. av.-ap. J.-C.), en tétralogies, sur le modèle des tétralogies dramatiques composées de trois tragédies et d'un drame satyrique. La tradition manuscrite, que suivent les éditions OCT et Teubner, perpétue ce classement. Cette disposition

tétralogique pourrait être l'héritage d'un classement académicien en dodécalogies, point de départ qui expliquerait l'hésitation que l'on rencontre ensuite entre deux modèles, tous deux inspirés du théâtre : d'un côté, le classement de Thrasylle, qui interprèterait chaque dodécalogie comme trois tétralogies ; de l'autre, celui d'Aristophane de Byzance (III^{e}-II^{e} s. av. J.-C), qui découperait les dodécalogies en quatre trilogies. Outre ces classements dramatiques (III, 56-62), le témoignage de Diogène Laërce révèle l'existence ou la coexistence de deux autres classements : un classement suivant la nature programmatique du dialogue, recherche ou exposé, ces dernières catégories recevant à leur tour d'autres divisions (III, 49) ; un classement suivant sa forme littéraire (drame, récit ou un mélange des deux : III, 50).

De ces quatre classements, aucun n'est chronologique. Les quelques indications chronologiques que donne Diogène sur la composition des dialogues – Platon aurait d'abord composé le *Phèdre* (III, 38), il aurait donné lecture du *Lysis* devant Socrate (III, 35) – ne s'inscrivent pas dans les développements qu'il consacre au corpus platonicien. L'autre trait remarquable est que ces classements ne prescrivent pas nécessairement un ordre de lecture. Si Diogène laisse entendre qu'Aristophane de Byzance initiait la lecture de Platon par la *République*, premier dialogue de sa première trilogie (III, 62), si l'on peut supposer que Thrasylle la faisait commencer par l'*Euthyphron* (III, 62), on peut difficilement faire correspondre aux deux classements restants tel ou tel des dialogues que cite encore Diogène : l'*Alcibiade*, le *Théagès*, le *Clitophon*, le *Timée*, le *Phèdre*, le *Théétète* et l'*Apologie* (III, 62). Les critères formels (dialogue en forme de drame, de récit ou de forme mixte) ne constituent nullement des indications didactiques. Et, dans le cas du classement des dialogues par types, plusieurs dialogues ont pu servir d'entrée dans le corpus. Classer les dialogues ne revient pas nécessairement à déterminer un ordre de lecture.

Aussi faut-il faire une place à part aux classements qui répondent à un objectif pédagogique. L'ordre de lecture, comme ordre pédagogique, est principalement dicté par les effets, intellectuels et moraux, sur l'âme du lecteur ou de l'élève, qui sont attendus de l'étude des dialogues. Sa prescription est souvent liée à l'inscription de l'œuvre platonicienne dans des divisions plus tardives. C'est ainsi que la distinction stoïcienne des trois parties de la philosophie en éthique, physique, logique, est réaménagée par les Médioplatoniciens en éthique, physique et époptique, comme l'a montré Pierre Hadot dans plusieurs de ses travaux. Ce type de distinctions perdurera à travers le néoplatonisme : c'est ainsi que Proclus, dans son *Commentaire sur l'*Alcibiade (11, 18-1), organise le cycle de lecture des dialogues selon les quatre étapes ascendantes que sont l'éthique, la logique, la physique et la théologie. Ce cadre est indissociablement une façon de structurer le corpus platonicien et une configuration du progrès spirituel selon des étapes. On en trouve des échos chez Origène, avec la partition entre com-

mençants, progressants et parfaits : là aussi, l'ordre de lecture concorde avec les étapes du progrès spirituel et forme un cadre obligé.

Le cursus néoplatonicien, que nous connaissons principalement par le canon de Jamblique décrit dans les *Prolégomènes à la philosophie de Platon,* repose sur une conception mystérique de la philosophie. Le canon comporte deux cycles : le premier commence avec l'*Alcibiade* et se termine par le *Philèbe*, le second comprend seulement deux dialogues, le *Timée* et le *Parménide*. Chaque étape du premier cycle correspond à l'acquisition d'une vertu particulière (vertu politique, cathartique, théorétique) et doit produire une ascèse qui permet d'accéder à la compréhension des dialogues parfaits. Ce cursus est suffisamment documenté[3] pour qu'aucun article n'en reprenne ici la description. Une remarque viendra en souligner la particularité. Le cursus ne comprend pas la lecture de tous les dialogues : 22 dialogues sont étudiés parmi les 32 considérés comme authentiques. Cependant ce parcours ne se veut pas une lecture exclusive : la *République* et les *Lois* n'en font pas partie, mais ces dialogues ont continué d'être amplement commentés et cités par les Néoplatoniciens. Il laisse donc la place à un autre parcours des dialogues.

Avant d'aborder le classement chronologique, qui a largement inspiré l'exégèse moderne, il nous faut évoquer deux autres sortes de classement que plusieurs contributions font apparaître. D'une part, un classement qui dépend moins de l'œuvre commentée que de celui qui la commente, où le parti pris philosophique de l'exégète prend le pas sur l'ordre traditionnel ou hérité. Un bref traité d'al-Fārābī nous permet d'accéder à sa compréhension du corpus platonicien. La notion de rang y est essentielle, le rang signifiant à la fois la progression de l'invention platonicienne et la hiérarchie systématique des parties de sa philosophie. Or, si l'on retrouve des bribes de classements antérieurs dans la présentation farabienne des dialogues, on constate néanmoins la dominante d'un schème éthico-politique qui n'est autre que le schème central de la doctrine d'al-Fārābī. Un décentrement analogue s'opère dans la traduction des œuvres complètes de Platon par Victor Cousin. L'intention première du philosophe était de traduire les dialogues dans l'ordre de la tradition manuscrite : le premier tome publié correspond donc à la première tétralogie. Mais ce programme est abandonné dès le deuxième tome. La raison tient à la place que réserve Victor Cousin à la psychologie dans la métaphysique, qui l'amène à donner la priorité à l'*Alcibiade* et au *Théétète*. L'ordre traditionnel s'en trouve bousculé. Un dernier exemple pourrait être trouvé chez Plotin. Plotin ne semble pas s'intéresser à un quelconque classement des dialogues (contrairement à Porphyre dans son édition des *Ennéades*)

[3] Voir notamment l'introduction de L. G. Westerink aux *Prolégomènes à la Philosophie de Platon*, Paris, Belles Lettres, 2003, p. LXVII-LXXIV ; A.-J. Festugière, « L'ordre de lecture des dialogues de Platon aux V^e^-VI^e^ siècles », *Études de philosophie grecque*, Paris, Vrin, 1971, p. 535-550 ; Ph. Hoffmann, « Le canon de lecture des dialogues dans les écoles néoplatoniciennes de l'Antiquité tardive », texte complet publié en ligne [13 fév. 2007, 23 pages] (url : http://www.gral.unipi.it/).

et ne se prononce pas davantage sur la question de l'authenticité ; il privilégie les textes qui abordent des questions métaphysiques ou qui permettent de ramener à des principes métaphysiques la théorie de la connaissance, de l'âme ou du monde, textes qui sont les plus susceptibles de servir son propre questionnement philosophique.

Mentionnons d'autre part le classement induit par un contexte historique contingent. Notre connaissance de Platon, en Occident, dépend de l'œuvre de Ficin. Or, les dix premiers dialogues que traduit Ficin ne sont pas les dialogues les plus importants pour lui. Ne s'y trouvent ni le *Banquet*, ni le *Phèdre*, ni le *Timée*. Ses traductions obéissent à une commande de Cosme l'Ancien. Le choix et l'ordre des dialogues reflètent ainsi, non la philosophie ficinienne, mais la préoccupation de Cosme l'Ancien, à la fin de sa vie, pour la question du bien, et l'engagement de Ficin auprès de son mécène.

Le classement chronologique des dialogues et ses critiques

Venons-en à présent au classement chronologique des dialogues. Encore faut-il distinguer entre le principe du classement, l'ordre de composition des dialogues, et ses multiples réalisations. Les *Prolégomènes à la philosophie de Platon* évoquent deux types de classement chronologique des dialogues, le premier suivant le temps de l'écriture, le second considérant le temps des personnages. Ces deux classements ne mentionnent que les premier et dernier dialogues (le *Phèdre* et les *Lois* dans un cas, le *Parménide* et le *Théétète* dans l'autre) et rien n'indique qu'ils aient été produits en lien avec une exégèse. Tel n'est pas le cas des autres classements chronologiques qui ont pu être proposés.

Friedrich Schleiermacher, s'il reconnaît sa dette envers les travaux historiques de Tennemann, refuse d'interpréter Platon à la lumière de la seule chronologie – une chronologie qu'il juge d'ailleurs impossible à reconstituer sur la base des indications historiques. L'œuvre de Platon se déploie à partir d'un dialogue initial, le *Phèdre*, comme à partir d'une semence, et se développe tel un organisme : les dialogues ne font pas que se succéder, ils sont liés entre eux pour former une série unique et unifiée. Le principe de cette unité réside dans le fait que Platon est un artiste qui compose une œuvre d'art. Chez Schleiermacher, l'idée d'un développement et le souci d'établir un ordre de composition, loin de faire des dialogues des jalons de l'évolution de la pensée platonicienne, contribuent à en faire une œuvre totale et unifiée.

Sa position est donc très différente de celle des évolutionnistes qui cherchent à isoler, à l'intérieur du corpus, les dialogues où Platon est en pleine possession de sa pensée. Karl Friedrich Hermann (1804-1855), par exemple, récusant l'idée que Platon ait pu avoir à l'esprit le plan d'ensemble des dialogues avant leur rédaction, distingue trois périodes : la période socratique, la période dialectique (*Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Parménide*) et la période achevée (*Banquet*, *Phédon*, *République*, *Timée*) qu'annonce le *Phèdre*. Cette tripartition

paraît *a posteriori* très subjective. La stylométrie, en revanche, entend doter les exégètes d'un critère objectif de datation. Partant d'une donnée traditionnelle – les *Lois* seraient le dernier dialogue composé par Platon –, elle procède par analyses statistiques du vocabulaire. Dans *The Chronology of Plato's Dialogues*, Leonard Brandwood présente la synthèse de ces études[4]. Le classement qui en résulte, sans entrer dans le détail des divergences entre interprètes, est loin de confirmer la thèse de Hermann. Le *Timée*, le *Critias*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe* et les *Lois* sont, dans cet ordre, les derniers dialogues composés.

La lecture évolutionniste aboutit ainsi à dissocier l'ordre de rédaction, qu'elle se donne pour tâche de découvrir ou de reconstruire, et l'ordre de lecture. Des dialogues ordonnés chronologiquement, elle tend à ne conserver, comme dialogues à lire, que les dialogues de la maturité. Le début et la fin du corpus de l'auteur ne coïncident plus avec les dialogues d'introduction et de conclusion du corpus de lecture : l'exégète cherche à identifier l'œuvre ou les œuvres *centrales*, œuvres qu'il dispose au cœur de la pensée de Platon et qui servent de référence interne à l'interprétation des autres dialogues.

En datant les dialogues les uns par rapport aux autres et en définissant une 'évolution' de la pensée de Platon, avec des phases dont certaines développent mais aussi corrigent ou remplacent d'autres phases, les évolutionnistes aboutissent à fragmenter l'œuvre complète en étapes qui n'ont pas toutes le même intérêt philosophique. En réaction à cette fragmentation, les « unitariens » cherchent au contraire à en refaire l'unité. Paul Shorey (1857-1934)[5] est le premier à avoir critiqué l'idée suivant laquelle on ne saurait interpréter Platon sans avoir préalablement arrêté la datation des dialogues. Mais cette critique est également développée, indépendamment quoiqu'ultérieurement, par Victor Goldschmidt (1914-1981).

Il s'avère d'ailleurs aussi difficile de parler d'*une* approche unitarienne que d'*une* approche évolutionniste. La lecture de Victor Goldschmidt, pourtant tributaire des écrits antérieurs de René Schaerer et André-Jean Festugière, veut s'inscrire dans une démarche structurale. Chaque dialogue illustre une ou plusieurs des étapes de la méthode que décrivent par ailleurs les dialogues. L'œuvre se lit donc au travers de la méthode qu'elle prescrit. D'autres grilles prévalent dans les lectures contemporaines. Christopher Rowe, par exemple, conserve le cadre général de la chronologie et admet une évolution de la pensée de Platon, à condition de ne pas en faire une rétractation. Platon n'amende pas ses thèses : il se les réapproprie au fil de l'écriture. Aucun dialogue n'efface ni ne corrige le précédent, mais il le complète. Une autre lecture contemporaine, plus amplement partagée, inscrit les effets de la forme dialoguée dans l'exégèse. La lecture évolutionniste a notamment pour conséquence d'imposer d'étranges mutations au

[4] *The Chronology of Plato's Dialogues,* Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
[5] *The Unity of Plato's Thought*, Chicago, University of Chicago Press, 1903

personnage de Socrate : reflet fidèle du maître perdu dans les premiers dialogues, philosophe faisant profession d'ignorance, Socrate deviendrait, dans les dialogues dits de la maturité, un penseur dogmatique, avant d'être écarté des dialogues tardifs (ou de reprendre la forme du Socrate des débuts). Une telle lecture, indépendamment de ses incohérences, omet que le dialogue est à plusieurs voix : ce qui s'y joue dépend de ceux qui le jouent. La lecture dialogique critique la lecture évolutionniste comme une lecture naïve en quête de porte-parole. Une autre critique consiste à assumer, comme le suggère Monique Dixsaut, la part subjective au point de départ de toute lecture des dialogues – au lieu de s'enfermer dans l'illusion que l'on pourrait et devrait réduire cette dimension, et que la stylométrie et ses applications à la datation des dialogues seraient un outil fiable de cette réduction.

La lecture unitarienne ne prescrit pas *un* classement, elle prescrit de lire tous les dialogues, sans opérer de sélection. Mais le souci de la totalité peut lui-même se décliner de manières très différentes, et dans une certaine mesure opposées. Les exégètes qui, à la question « quels dialogues lire ? », choisissent de répondre « tous », peuvent être animés par la conviction que l'unité des dialogues est l'unité d'un tout organiquement ou systématiquement structuré : la philosophie platonicienne doit être découverte dans l'organisation globale du corpus, que l'interprète pense parvenir effectivement à cette découverte (Schleiermacher) ou qu'il l'appréhende comme une visée qui se dérobe sans cesse mais qui oriente la lecture (Goldschmidt). Mais pareille réponse peut aussi être motivée, à l'inverse, par une défiance vis-à-vis de l'idée de système, saisie comme une illusion dangereuse plutôt que comme un outil ou un but de l'exégèse. Dans ce cas, l'unité prêtée à l'œuvre complète est une unité qu'on pourrait dire de type leibnizien : chaque dialogue exprime le tout (c'est pourquoi une lecture 'sporadique', dialogue par dialogue et sans prise de position sur leur ordre réciproque, est justifiée) ; mais ce tout ne peut être reconstruit indépendamment de la collection des dialogues (c'est pourquoi il faut lire tous les dialogues). En cela, l'attrait exercé aujourd'hui par la lecture sporadique exprime moins un déclin de la notion de corpus qu'un effort pour penser son unité autrement que sur le modèle de la totalité, que cette totalité soit organique ou systématique.

La désignation des œuvres authentiques, leur ordonnancement et, à l'intérieur du corpus authentique, les lectures privilégiées, sont autant de choix qui reflètent et inspirent une interprétation. 'Reflètent', car les lectures évolutionnistes qui affirment se fonder sur les acquis des études stylométriques, c'est-à-dire sur des données factuelles, statistiques, et comme telles antérieures à toute interprétation philosophique, n'échappent pas au cercle herméneutique. 'Inspirent', parce qu'on hérite d'un corpus dans un certain ordre, et que cet ordre infléchit la lecture. Les contributions rassemblées dans cet ouvrage, et dont on trou-

vera ici une brève présentation synthétique, permettent d'imaginer le platonisme comme une recomposition, par l'exégète, du corpus dont il a hérité.

« Tetralogies IV and VII : Key to the Thrasyllan Reading-Order » introduit le lecteur dans l'ordonnancement pré-thrasylléen des dialogues. L'arrangement, par Thrasylle, des dialogues en tétralogies est le plus ancien connu. Harold Tarrant s'interroge sur les racines académiciennes de cet arrangement : la cohérence stylistique de certaines tétralogies, ignorée des commentateurs anciens comme modernes, trouverait sa raison dans un matériau organisé par l'Ancienne Académie. Laissant de côté la première tétralogie dont la composition thématique est évidente, H. Tarrant s'intéresse d'abord aux deuxième et huitième tétralogies. Indépendamment de l'enchaînement signifié par Platon, le *Théétète*, le *Sophiste* et le *Politique* ont une évidente proximité stylistique. Il est plus surprenant de constater que la partie centrale du *Cratyle* utilise le même type de vocabulaire courant (*routine-vocabulary*) que le *Politique*. D'où l'hypothèse d'une révision du *Cratyle*, mais aussi du *Théétète*, pour qu'ils puissent s'intégrer à la tétralogie. La proximité stylistique de la huitième tétralogie est moins évidente sauf à comparer le *Timée* et le *Critias*, écrits dans la langue du mythe, avec le mythe d'Er de la *République*. Le *Clitophon* fait alors figure d'isolé. Ce dernier constat conduit H. Tarrant à faire l'hypothèse d'un arrangement initial en dodécalogies. Cette hypothèse permet de rendre compte : d'une part, de la division des *Lois* en douze livres (une dodécalogie) et de la *République* en dix (formant une dodécalogie avec le *Timée* et le *Critias*), d'autre part, de l'hésitation ultérieure entre un classement par trilogies (Aristophane de Byzance) et par tétralogies (Thrasylle). Les trois premières tétralogies, toutes composées de dialogues authentiques, auraient elles aussi formé une dodécalogie, et du vivant de Platon. Cependant, dans l'hypothèse d'un classement dodécalogique, il reste à comprendre comment les quatre tétralogies restantes (IV, V, VI et VII) pouvaient se réduire à un ensemble de douze dialogues. C'est ce qui conduit H. Tarrant à étudier les tétralogies IV (*Premier Alcibiade*, *Second Alcibiade*, *Hipparque*, *Rivaux*) et VII (*Hippias Majeur*, *Hippias mineur*, *Ion*, *Ménexène*). Il ressort des différentes enquêtes statistiques menées avec l'aide du Newcastle University's Centre for Litterature and Linguistic Computing : d'abord, que les dialogues rangés dans le groupe T4 (IV) ont une forte parenté avec les dialogues réputés tardifs, ensuite que le *Premier Alcibiade*, le deuxième bloc du *Second Alcibiade*, l'*Hipparque* et la première partie du *Théagès* constituent une famille entièrement séparée. Ces résultats amènent H. Tarrant à faire une dernière hypothèse : celle d'une Tétralogie V, composée au départ des deux *Alcibiade*, de l'*Hipparque* et du *Théagès*, auquel on aurait substitué ultérieurement les *Rivaux*. À l'issue de ces hypothèses, H. Tarrant propose une reconstitution du corpus académicien en quatre dodécalogies et un groupe de quatre dialogues apocryphes.

Les néoacadémiciens se sont-ils intéressés aux seuls dialogues aporétiques, en particulier au *Théétète*, ou bien ont-ils tiré parti de la totalité du corpus platonicien ? Carlos Lévy, à la question « Quel Platon a été lu dans la Nouvelle Académie ? », répond en défendant la seconde de ces hypothèses. D'après Diogène Laërce, Arcésilas fit l'acquisition de tous les livres de Platon, sans doute dans sa jeunesse, et c'est par étapes qu'il évolua vers une conception de la philosophie comme pure éristique ; ce qui n'implique cependant pas que toute l'école académicienne dans son entier se soit dès lors consacrée exclusivement à l'éristique. Dans cette perspective, Carlos Lévy s'attache à dégager quatre types de lecture académicienne de Platon : une lecture fidèle à la tradition (sur des thèmes précis et persistants : notamment l'hostilité à la rhétorique) ; une lecture de légitimation doxographique, par construction d'une histoire de la philosophie qui valorise le doute, de Démocrite à Socrate et Arcésilas, et qui met au cœur de l'œuvre platonicienne l'ignorance socratique ; une lecture "antagoniste" qui applique à Platon lui-même la critique antidogmatique ; enfin, une lecture "transitive" qui reprend des thèmes platoniciens traditionnels pour les retourner en arguments au service de la polémique antidogmatique. Les stratégies académiciennes de lecture de Platon ont donc été diverses – défendant une interprétation sceptique des textes tout en étant sensibles à leur résistance à une telle réduction. Cette mobilisation plurielle de l'œuvre platonicienne va contre l'idée d'une lecture sélective qui se focaliserait sur les seuls dialogues aporétiques.

Un témoin particulièrement important des diverses classifications des dialogues imaginées par les Anciens est Diogène Laërce. C'est ce témoignage qu'analyse minutieusement Luc Brisson dans « Les classifications des Dialogues chez Diogène Laërce : enjeux interprétatifs », en étudiant les paragraphes III, 49-51 et III, 62. Dans un premier temps, après avoir mentionné les trois éditions connues de Diogène Laërce (académique, alexandrine et thrasyllienne) et rappelé trois autres types de classement présents chez Diogène (en fonction de l'authenticité, en fonction de la forme littéraire et par groupes), L. Brisson s'intéresse plus particulièrement au classement des dialogues « par le caractère ». Il expose chacune des divisions (dialogue d'exposition/de recherche, etc.) en repérant à chaque étape les influences qui ont pu s'exercer (Ancienne et Nouvelle Académie, Péripatos, Stoïcisme). Dans un second temps, L. Brisson examine les ordres de lecture des dialogues mentionnés par Diogène : confrontant son témoignage à d'autres témoignages anciens, il essaie de reconstituer la stratégie de lecture qui a fait de tel dialogue une entrée dans Platon.

Dans « L'exégèse plotinienne des Dialogues », Isabelle Koch s'appuie sur l'inventaire des références aux textes platoniciens que dressent l'*Index plotinianum* et l'*index fontium* de l'édition Henry-Schwyzer des *Ennéades* pour dessiner le corpus platonicien défini et manié dans les traités plotiniens, afin d'en marquer continuités et discontinuités par rapport à la lecture médioplatonicienne comme à la tradition néoplatonicienne postérieure. Au dossier des continuités appartien-

nent la restriction du corpus aux textes les plus susceptibles de nourrir une spéculation métaphysico-théologique sur l'âme, l'intelligible et ce qui est au-delà ; la réduction de ces textes à quelques passages privilégiés et ressassés ; enfin, une approche exégétique fondée sur la décontextualisation des citations et leur articulation dans un réseau de renvois formulaires. Mais, par d'autres aspects, l'approche plotinienne se démarque des programmes de lecture élaborés par les médioplatoniciens puis systématisés dans le néoplatonisme. Plotin ne montre aucun souci des questions exégétiques qui ont été abondamment débattues dans les cercles platoniciens avant et après lui. C'est particulièrement le cas de la question de l'ordre de lecture des dialogues, et I. Koch cherche à comprendre à quoi tient son absence chez Plotin. Une des originalités de Plotin est ainsi d'avoir promu une lecture du platonisme nouvelle et durable, la lecture néoplatonicienne, tout en se tenant à l'écart des principaux débats d'école sur les manières de structurer et d'aborder le corpus platonicien.

Avec « *Plato christianus* : quel Platon lisait Origène ? », Gilles Dorival pose la question du Platon d'Origène. La question se pose avec d'autant plus d'acuité que l'on a parfois identifié Origène le chrétien avec le condisciple de Plotin qui suivit l'enseignement d'Ammonios Sakkas à Alexandrie. G. Dorival recense d'abord les onze dialogues dont sont extraites les cinquante citations de Platon que l'on trouve chez Origène : ces citations sont toutes issues du *Contre Celse*, à une exception, et reflètent l'usage du *Discours vrai* de Celse, même si Origène oppose son Platon à celui de Celse. G. Dorival s'interroge ensuite sur le platonisme d'Origène : il écarte l'hypothèse d'une identité entre Origène le chrétien et Origène le platonicien, il écarte également l'hypothèse qui ferait d'Origène un représentant du moyen-platonisme. La philosophie qu'Origène connaît en profondeur, c'est le Stoïcisme. Origène a-t-il un rapport occasionnel à Platon ? C'est la question à laquelle répond G. Dorival pour finir, en essayant de dégager dans les étapes de la formation dispensée par Origène didaskale – connue par le *Discours de remerciement* de Théodore – l'influence combinée d'un schéma platonicien (éthique, physique, théologie) et stoïcien (logique, physique, éthique). Platon pouvait être l'occasion d'une lecture à chacune de ces étapes. La reconstitution, aussi aléatoire qu'elle soit, d'un ordre de lecture des dialogues montre l'écart qui sépare Origène de la tradition strictement platonicienne.

La place de l'œuvre de Platon dans la tradition arabe est abordée par Charles Genequand à propos du « Platon d'al-Fārābī ». Un bref opuscule, attribué à Fārābī, a été transmis sous le titre « La philosophie de Platon, ses parties, le rang de ses parties ». Il fait partie d'un triptyque comprenant aussi *L'Aquisition du bonheur* et la *Philosophie d'Aristote*. Ces trois opucules exposent trois versions d'un même et unique système philosophique, celui « des Grecs », et les différences entre Platon et Aristote n'y sont que de style : Platon a écrit par énigmes, dans un langage proche du religieux, là où Aristote a usé de précision analytique, mais le contenu de leurs doctrines est identique. À partir de quelles sources al-

Fārābī a-t-il composé son Platon ? L'hypothèse d'une compilation de traductions de dialogues originaux, si elle est acceptable pour l'opuscule consacré à Aristote, doit être écartée concernant Platon : les traductions en arabe des dialogues sont trop rares et incomplètes à l'époque pour fournir un matériau suffisant. Plusieurs éléments suggèrent qu'al-Fārābī a utilisé un ouvrage de Théon de Smyrne, mais qu'il l'a profondément remanié en fonction d'objectifs personnels. L'opuscule propose en effet un résumé des dialogues tel qu'on a parfois l'impression qu'al-Fārābī se borne à en imaginer le contenu à partir de leur sous-titre. Tant dans ses résumés que dans le parcours philosophique proposé par l'enchaînement des dialogues, il cherche manifestement moins à présenter la philosophie de Platon qu'à montrer sa compatibilité avec des principes personnels, en la comprenant de manière strictement éthico-politique. Cette interprétation gouverne entièrement le contenu attribué à chaque dialogue, où un surprenant silence est fait sur les thèses métaphysiques telles que la théorie des Idées ou l'immortalité de l'âme, comme l'ordre proposé pour leur lecture.

Avec « The Virtue of Absence : Nicholas of Cusa and the Historical Plato », Stephen Gersh interroge les modalités d'une herméneutique de Platon reposant sur une connaissance partielle et indirecte des dialogues. Nicolas de Cuse n'a pu lire en traduction latine qu'un nombre très restreint de dialogues (*Timée*, *Parménide*, *Ménon*, *Phédon*, *Apologie*, *Criton*, *Phèdre*, *République*). Il a, pour lire Platon, les verres déformants d'une histoire qui fait de Denys l'Aréopagite un platonicien disciple de Saint Paul. S. Gersh distingue cependant deux périodes dans le platonisme de Nicolas de Cuse. Dans une première période, qui va jusqu'en 1440-1445, Nicolas de Cuse dépend essentiellement d'une tradition indirecte, latine, et s'inspire largement du platonisme de Thierry de Chartres, un platonisme reconnu chrétien qui concorde, en outre, avec la doctrine de Denys. La seconde période se caractérise par la découverte d'œuvres grecques en traduction qui constituent de nouvelles sources de platonisme, en particulier le *Commentaire sur le* Parménide et la *Théologie platonicienne* de Proclus. Ces lectures conduisent Nicolas de Cuse à intégrer certaines idées de Proclus au platonisme hérité de Thierry de Chartres tout en veillant à leur orthodoxie. Nicolas de Cuse construit ainsi un système platonicien en l'absence de la plupart des dialogues, voire de la figure même de Platon.

Marsile Ficin a réalisé la première traduction intégrale du corpus platonicien en Occident. Dans « *De Dialogorum congrua successionis serie* : retour sur Ficin, Cosme et Platon », Stéphane Toussaint s'intéresse au rôle que Cosme de Médicis a joué dans la genèse de cette traduction. Les commentateurs qui voient dans l'Académie néoplatonicienne de Florence un mythe à déconstruire jugent que le rôle philosophique que Ficin attribue à Cosme est peu crédible : il s'agirait d'une fiction par laquelle Ficin aurait cherché à donner à son œuvre une caution prestigieuse. S. Toussaint avance plusieurs arguments contre cette hypothèse, et cherche dans l'ordre de traduction choisi par Marsile Ficin des indices de

l'intérêt personnel de Cosme pour le platonisme. En effet, alors que Ficin connaissait les tétralogies de Thrasylle, il leur préfère un autre ordre : se détache une première série de dix dialogues, traduite pour Cosme, que suivent les autres dialogues dédiés à Pierre ou à Laurent de Médicis. S. Toussaint interroge le sens de la "dizaine" de 1464, qui ne paraît pas gouvernée par des principes philosophiques ficiniens, puisque les dialogues touchant aux thèmes favoris de Ficin – l'amour, la beauté et la cosmologie – en sont absents : le *Banquet*, le *Phèdre* et le *Timée* ne font pas partie de cette dizaine, qui trouve plutôt son fil conducteur dans le bien, de sa forme pécuniaire, avec l'*Hipparque* qui ouvre cette série en traitant de l'amour du gain, à sa forme suprême avec le *Philèbe*, qui clôt la dizaine. De la question du gain et de sa valeur morale à la vie bonne du *Philèbe*, c'est l'interrogation personnelle du vieux Cosme qui fait le lien, guidant l'ordre de traduction de Marsile Ficin en-dehors de tout programme scolaire et de tout canon de lecture.

Dans « Platon en France à l'époque moderne (1453-1820) », Didier Pralon se penche sur l'histoire du corpus platonicien dans la longue période qui va de la Renaissance aux Lumières. Cette période s'ouvre par l'établissement de quatre éditions des œuvres complètes de Platon : l'Aldine (1513), la Bâloise (1534), la Stéphanienne (1578) et la Lyonnaise (1590), qui ne seront remplacées qu'au XIX^{e} siècle (édition Bekker en 1816-18, Ast en 1819-32, Hermann en 1851-53). Ces éditions en grec sont toutefois peu lues, rares étant les lecteurs hellénistes. La plupart recourent aux traductions latines, qu'il s'agisse de dialogues isolés ou des traductions intégrales de Marsile Ficin, Cornarius et Jean de Serres ; ou encore aux quelques traductions existant en langue vernaculaire – là encore, il faudra attendre le XIX^{e} siècle pour avoir des traductions intégrales (excepté en italien) : Taylor en 1804, Schleiermacher en 1804-10 et Victor Cousin en 1822-1840. De la Renaissance aux Lumières, n'existe donc aucun souci de constituer un corpus platonicien cohérent : les traducteurs préfèrent diffuser des dialogues isolés, choisis en fonction de leur sujet. C'est ainsi que les dialogues apocryphes sont souvent mis à l'honneur, ainsi que ceux à dominante politique et morale, tandis que les dialogues épistémologiques sont oubliés. La question de l'authenticité n'est jamais posée, et l'on traduit plus volontiers à partir du latin que du grec. Ces belles infidèles sont assorties d'introductions qui alignent toutes les mêmes lieux communs sur la prose élégante de Platon ou son goût mystique pour les formulations énigmatiques. Pour sortir de cette image fade, il faut attendre le romantisme et l'essor de la philologie, qui raniment la question du corpus platonicien.

C'est précisément ce renouveau que présente Julia Lamm dans « Plato's Dialogues as a Single Work of Art : Friedrich Schleiermacher's *Platons Werke* ». En 1804 paraît le premier volume des *Platon's Werke*. L'ambition de Schleiermacher est de proposer une traduction intégrale des Dialogues qui s'attache à en reconstruire la chronologie originelle, condition à ses yeux pour accéder à la

philosophie de Platon. Aucun dialogue ne peut être compris s'il est isolé des autres, et il existe entre les Dialogues un ordre interne, naturel et nécessaire que le traducteur doit découvrir : le présupposé d'une série parfaitement unifiée gouverne les choix de Schleiermacher concernant l'authenticité et l'ordre des Dialogues, dont le premier serait le *Phèdre*, et qui s'organisent en trilogie de trilogies. Cette recherche chronologique est d'autant plus cruciale que Platon, selon Schleiermacher, est, de tous les auteurs, celui qui a été le moins compris. Rejetant le Platon aporétique et sceptique aussi bien que le Platon des doctrines non écrites, il juge que seul celui qui appréhende Platon comme un « artiste philosophique », et son œuvre comme un « tout artistique », mettra fin à une longue lignée de mésinterprétations qui ont toutes partagé la même erreur : croire que le contenu de la pensée platonicienne pouvait être saisi en mettant de côté la forme dialogique. Le thème de l'œuvre philosophique comme « tout artistique » s'oppose à cette croyance, à la fois en mobilisant des conceptions typiquement romantiques (le génie singulier de l'artiste, l'unité organique de l'œuvre qui croît à partir de 'germes', etc.), mais aussi en promouvant une conscience nette du rôle critique que la philologie moderne a à jouer dans la constitution du corpus platonicien.

Une traduction intégrale du corpus platonicien ne peut éviter la question de l'ordre des dialogues. Dans « Les traductions françaises de Platon de Victor Cousin à Léon Robin », Michel Narcy s'intéresse à quatre traductions françaises : celles de V. Cousin (1822-1840), d'E. Chauvet et A. Saisset (1861-1863), de la CUF (1920-1956), enfin celle de L. Robin (1940, 1942). Le grand intérêt de cet article est de ne pas se prêter au jeu facile des ressemblances. Si la traduction de V. Cousin figure véritablement comme un objet isolé, échappant aux courants de l'exégèse unitarienne comme développementaliste, les trois traductions suivantes paraissent très dépendantes d'un classement chronologique des dialogues. Mais leurs principes sont différents. Maurice Croiset, dans l'Introduction au premier volume de la CUF, fait une lecture biographique des dialogues et l'*acmé* de la pensée de Platon coïncide avec sa maturité. Pour E. Chauvet et A. Saisset, le schéma chronologique n'est que l'indice du développement continu de la pensée de Platon : les dialogues dogmatiques sont ceux de la vieillesse. Quant à L. Robin, s'il connaît et mentionne (contrairement à ce que fait M. Croiset) les études de stylométrie inaugurées par Campbell (1867), il ne leur assigne qu'une fonction marginale dans l'exégèse de Platon. L'unité de la doctrine platonicienne prime sur toute considération chronologique. Aussi peut-on donner une acception autre que simplement chronologique à l'intitulé « de Victor Cousin à Léon Robin ». Un fil unit ces deux traducteurs : leur approche philosophique des dialogues.

Avec « Recomposer un corpus : la lecture de Victor Goldschmidt », Anne Balansard prolonge cette réflexion sur l'ordre du corpus. Victor Goldschmidt est le premier, en France, à récuser la pertinence d'un classement chronologique des

dialogues. *Les Dialogues de Platon. Structure et Méthode dialectique*, parus en 1947, passent pour un manifeste d'exégèse structurale. Les dialogues sont étudiés, non dans l'ordre supposé de leur composition, mais en fonction du *degré* qu'ils occupent dans la méthode dialectique. Mais deux paradoxes ou ambiguïtés se font jour dans les écrits programmatiques de V. Goldschmidt. Le premier est que V. Goldschmidt, tournant tacitement le dos au structuralisme de M. Gueroult, ne définit pas la méthode à partir des textes qui l'enseignent, mais à partir de ceux qui la mettent en œuvre. Or, cette « méthode pratiquée », par opposition à la « méthode enseignée », emprunte ses schèmes à R. Schaerer et A.-J. Festugière plus qu'aux dialogues. Le second paradoxe n'est qu'une conséquence du premier : le corpus qu'étudie V. Goldschmidt est amputé de certains dialogues pour pouvoir répondre à sa définition de la méthode dialectique. Or, comme le martèle V. Goldschmidt, seule la méthode peut permettre de découvrir le « système de Platon », autrement dit l'unité de son œuvre. La révolution qu'opère V. Goldschmidt est aussi un retour circulaire au point dont il part : une certaine idée de la méthode.

La contribution de Monique Dixsaut : « Comment ne pas lire Platon. L'exemple de la réminiscence », nous fait entrer dans les débats contemporains sur l'exégèse du corpus platonicien, en particulier celui de la pertinence des lectures "évolutionnistes" ou "développementalistes" des Dialogues. Faut-il demander davantage qu'un accord général sur une chronologie des Dialogues par grandes périodes (dialogues de jeunesse, de maturité, tardifs) et chercher dans une datation plus fine la clef de leur interprétation philosophique ? À cette question, la réponse de M. Dixsaut est non. Elle choisit de démontrer les travers de l'interprétation évolutionniste en la traquant jusque chez des commentateurs qui, pourtant, se défendent d'y souscrire, en prenant pour terrain d'observation leur traitement de la notion de réminiscence. Même chez des exégètes, tels Léon Robin, Charles Kahn ou Dominic Scott, qui accordent une vraie valeur philosophique à la réminiscence, sans la réduire à une pâle anticipation de la théorie des Idées ou de la connaissance *a priori*, l'hypothèse chronologique revient toujours, à une étape ou à une autre de la lecture, pour en résoudre les difficultés. Or, dans chaque cas, c'est une présupposition non examinée de l'interprète sur la philosophie de Platon qui crée des problèmes dont la solution est alors cherchée dans une "évolution" : par exemple, présupposition sur l'acte de réminiscence, souvent conçu comme facile et quasi automatique, présupposition sur ce dont il y a réminiscence, etc. L'hypothèse évolutionniste ne résout donc que les problèmes qu'elle a elle-même construits.

L'intitulé, polémique, de l'article de Christopher Rowe « One Dialogue or Two ? Reading Plato's *Republic* » masque une réflexion générale sur l'ordre dans lequel on doit lire les dialogues. À cette question on peut naïvement ou simplement répondre : dans n'importe quel ordre pourvu qu'on les lise *tous*. Mais cette réponse est obérée à la fois par les séquences et références croisées

signifiées par Platon et par ce que les recherches stylométriques du XIX^{e} siècle nous ont appris de l'ordre de composition des dialogues. Si C. Rowe retient l'ordre de lecture préconisé par les "développementalistes", ou "révisionnistes", c'est pour mieux en subvertir le sens. Platon ne substitue pas une thèse à une autre, mais ajoute un dialogue à un corps de dialogue existant pour mieux (re)définir telle thèse : l'écriture platonicienne procède par « accumulation ». Le texte de la *République* en est l'illustration. Aucun "révisionniste" ne conteste la parenté du livre I avec les dialogues socratiques. Or l'unité de l'œuvre prouve le projet de Platon d'intégrer sans rupture les thèmes "socratiques" (éthique intellectualiste, etc.) aux thèmes platoniciens (tripartition de l'âme, Forme du Bien, etc.). S'il faut donc adopter un ordre de lecture, ce sera le suivant : les dialogues socratiques dans le désordre, mais avant la *République*.

La défense de la position "unitarienne" est également au centre de « Come leggere i Dialoghi di Platon ? L'inefficacia del metodo evolutivo », où Franco Trabattoni examine les raisons et les faiblesses de l'approche évolutionniste telle qu'elle se trouve développée dans un ouvrage récent de R. M. Dancy, combinée à un primat donné aux arguments logiques plutôt qu'à l'écriture platonicienne. L'idée d'un développement de la pensée de Platon, qu'il faudrait reconstruire pour la comprendre, se base sur le fait que Socrate, dans les Dialogues, ne soutient pas partout les mêmes thèses. Notamment, les interprètes sont sensibles à la différence entre les dialogues où il est question de la théorie des Idées et ceux où cette thèse n'apparaît pas, et en infèrent l'existence de deux stades théoriques successifs chez Platon. Mais cette reconstruction présuppose que Socrate, dans tous les Dialogues, soit d'égale façon le "porte-parole" de Platon. Or c'est là un présupposé que rien ne justifie. Aux yeux des unitariens au contraire, l'hypothèse d'un changement doctrinal de Platon pour sauver la cohérence des Dialogues doit être la dernière à laquelle recourir, dans les seuls cas où nulle autre possibilité ne s'offre pour réduire les apparentes incohérences. La nature dialogique et anonyme des textes platoniciens est en soi une justification de la lecture unitarienne, car ce type d'objet textuel ne permet aucune application correcte et fiable des principes de la lecture évolutionniste : à supposer même que cette lecture soit la bonne, elle ne pourrait se prouver elle-même comme telle. La structure formelle très particulière du texte platonicien est donc d'un poids décisif pour trancher le débat entre évolutionnistes et unitariens.